

Préparation des bateaux à San Fernando. — Dessin de Riou, d'après un croquis de l'auteur.

VOYAGE AUX SOURCES DE L'ORÉNOQUE,

PAR M. JEAN CHAFFANJON¹,

CHARGE D'UNE MISSION SCIENTIFIQUE PAR M. LE MINISTRE DE L'INSTRUCTION PUBLIQUE.

1886-1887.

Toutes les photographies et tous les croquis ont été faits par le voyageur.

TEXTE ET DESSINS INÉDITS.

C'est à partir de San Fernando que notre voyage prend un véritable caractère de découverte.

De San Fernando les marchands de caoutchouc seuls remontent l'Orénoque, jusqu'au Cassiquiare, qu'ils descendent ensuite jusqu'à San Carlo; mais ils ne s'occupent que de connaître l'endroit où les *gomeros* (Indiens récoltant le caoutchouc) ont établi leur rancho, et sont incapables de donner des renseignements plus précis que n'en fournissent les cartes. Aussi, bien que naviguant en pays à peu près connu, l'expédition a-t-elle pu recueillir une foule de détails géographiques nouveaux.

Pour continuer notre route, il nous faut de petits bateaux capables de passer partout. Un habitant de San Fernando, M. Mirabal, se met à notre disposition et nous offre d'organiser notre expédition, de préparer les bateaux et de nous procurer des hommes.

M. Mirabal appartient à la race blanche; il est âgé d'une soixantaine d'années, grand, intelligent et très bienveillant. Il nous offre l'hospitalité de la façon la plus gracieuse et la plus cordiale.

¹ Suite. — Voyez t. LVI, p. 305, 321 et 337.

Il veut, dit-il, prendre aussi part à la découverte des sources de l'Orénoque dans la mesure de ses moyens.

Avant d'aller plus loin, il est bon de traiter la question importante du véritable Orénoque.

Quelques voyageurs géographes avaient prétendu que le cours d'eau que l'on désigne du nom d'Orénoque, à partir de San Fernando, n'était pas le véritable Orénoque, mais un de ses affluents venant des Andes, et qui aurait été improprement désigné du nom de rio Guaviare ou rio Ferdinand de Lesseps, dernière désignation du docteur Grevaux.

Lorsqu'on est en présence de deux cours d'eau aussi considérables, j'avoue qu'à première vue il est difficile, sinon impossible, de distinguer le fleuve de l'affluent.

Je me suis donc attaché d'une façon toute spéciale à traiter les questions nécessaires à la solution de ce problème.

L'opinion des naturels, que l'on fait ordinairement intervenir, ne résoudrait point la question, attendu que le bas Orénoque, le haut Orénoque et le Guaviare portaient trois noms différents.

Mais voici des preuves plus précises.

La masse d'eau apportée à San Fernando par l'Oré-

noque a au moins trois fois le volume de celle apportée par le Guaviare.

L'Orénoque a trois affluents considérables sur son cours supérieur; à proprement parler, le Guaviare n'en possède aucun.

L'Ynirida et l'Atabapo, deux rivières qui viennent du sud, se jettent presque à l'embouchure du Guaviare.

Les eaux du Guaviare sont boueuses et d'un jaune blanchâtre, tandis que celles de l'Orénoque, tout en étant boueuses, sont plus claires et plus jaunes.

Les eaux de l'Orénoque ne sont troublées par celles du Guaviare que sur une distance de cent à cent vingt kilomètres.

Au-dessous des raudals de Maipure, la couleur des eaux du fleuve est semblable à celle du cours supérieur.

La plus grande partie des espèces de poissons du bas Orénoque vivent dans le haut, tandis que le Guaviare possède une faune distincte.

Il en est de même de l'Atabapo et de l'Ynirida, qui ont aussi une faune particulière.

Les caïmans vivent en grand nombre dans l'Orénoque, mais sont moins nombreux cependant que dans ses affluents, dont les eaux sont plus troubles.

Le caïman disparaît des eaux noires et cristallines de l'Atabapo et de l'Ynirida; il en est de même dans toutes les petites rivières aux eaux noires.

Les grandes tortues de l'Orénoque n'existent pas dans le Guaviare; on les rencontre dans la partie supérieure du fleuve et dans quelques-uns de ses affluents.

La forme même du lit du fleuve diffère dans les deux cours d'eau.

Le Guaviare, plus encaissé, présente, à la saison sèche, des plages de peu d'importance, tandis que le haut Orénoque fournit encore des plages de plusieurs kilomètres de longueur.

Tous ces faits prouvent que le haut Orénoque est bien le véritable fleuve, tandis que le Guaviare n'est qu'un affluent.

Préparer deux petites embarcations et une curiare est l'affaire de quelques jours; mais trouver des marins, c'est autre chose. M. Mirabal et le gouverneur s'en préoccupent, et, après quinze jours de pourparlers, six marins consentent à nous accompagner. Le 2 novembre tout est prêt. Le gouverneur, escorté de ses soldats, le drapeau vénézuélien déployé, nous accompagne jusqu'à nos embarcations. M. Mirabal et ses enfants viennent aussi au port d'embarquement.

Une partie de la population se presse sur les bords de la rivière et sur les rochers avoisinants; elle ne partage pas notre enthousiasme. Sous le coup des légendes terrifiantes des Guaharibos, elle nous voit partir sans espoir de retour. Elle nous traite de fous, d'insensés, d'aller ainsi exposer nos jours sans nécessité.

La crainte et la pitié sont peintes sur tous les visages; de tous côtés on entend ces paroles: « *Pobresitos!... pobresitos!... los Indios bravos los van matar* » (Les pauvres malheureux!... ils seront tués par les Indiens sauvages).

Avant de mettre le pied sur notre embarcation nous portons un toast au succès de l'expédition et nous nous embarquons aux cris de: « Vive la France! vive le Venezuela! » Les soldats font un feu de peloton.

Une cartouche de dynamite que je jette dans la rivière fait explosion et lance en l'air une colonne d'eau de huit à dix mètres de hauteur.

De longs braves saluent ce mystérieux jet d'eau.

Vivement nous gagnons le courant; de part et d'autre, les chapeaux et les mouchoirs s'agitent, les drapeaux se saluent une dernière fois, et nous disparaissions derrière les rochers de la confluence de l'Atabapo et du Guaviare. Quelques heures après, nous sommes de nouveau sur l'Orénoque. A quatre heures du soir nous arrivons à la Pierre de Supiru, où nous atterrissons.

Le 3, nous passons en face des îles Mawa et Mina. Un petit affluent, le Mawa, aux eaux cristallines et noires, nous fournit quelques gros poissons, que nous tuons en lançant dans l'eau une cartouche de dynamite.

Le soir nous passons la nuit en face des îles Guacamayé, dans un conuco appartenant à un Indien Baniva.

Nous faisons une provision de cannes à sucre, que nous pourrions sucer à nos moments perdus.

Depuis mon arrivée à San Fernando je ne me sentais pas très bien, je souffrais des jambes, et, tous les soirs, elles étaient très enflées. Quelques piqûres d'un nouveau moustique à tête rouge avaient déterminé des plaies qui me faisaient horriblement souffrir. Peu de temps auparavant, les vampires m'avaient fait aux pieds des blessures, d'où s'était échappée une grande quantité de sang.

Le 3 au soir, je me sens beaucoup plus mal, et je passe une assez mauvaise nuit.

Le 4, à Piedra Minisi, je prends une hauteur de soleil. Afin de pouvoir relever exactement le cours du fleuve, je fais établir des signaux partout où le fleuve décrit des courbes importantes. Souvent je suis obligé de grimper sur des arbres très élevés, et de placer moi-même les signaux qui me sont nécessaires. Ce genre d'exercice me fatigue beaucoup et retarde la guérison des plaies dont mes jambes sont couvertes.

L'Orénoque coule sur une longueur de plus de vingt kilomètres en ligne droite; les naturels désignent cette partie du fleuve du nom de cañon Nube.

Au milieu de ce cañon se dressent des pointements de rochers semblables à des obélisques. C'est Piedra Pintada. Les pieds de ces rochers sont couverts de signes hiéroglyphiques, qui ne sont visibles que pendant les saisons très sèches.

Le 5, le cañon Nube se termine à l'île Patacame. L'île Come, plus grande, se trouve entre les caños Come et Trapichote.

Nous naviguons le soir très tard, le fleuve ne présentant pas d'endroit propice pour un débarquement. C'est seulement à l'embouchure du caño Trapichote que nous trouvons un emplacement convenable.

Après le repas, chacun s'installe dans son hamac et tâche de s'endormir. Pendant la nuit le patron de



Départ de San Fernando. — Dessin de Riou, d'après un croquis de l'auteur.

mon embarcation, s'étant levé, marcha pieds nus à travers les feuilles qui jonchaient le sol de l'endroit où nous campions, et se sentit piqué au pied.

A terre il aperçut une fourmi énorme connue sous le nom de *fourmi veinte y cuatro*.

Cette fourmi a l'abdomen armé d'un dard analogue à celui d'une guêpe; ses piqûres sont très douloureuses et donnent la fièvre pendant vingt-quatre heures.

Dès le matin je suis éveillé par les plaintes du malheureux, qui souffre horriblement; son pied est démesurément enflé; il est en pleine fièvre. Pendant que je lui fais un pansement, les Indiens découvrent, au bas de l'arbre où était suspendu mon hamac, un nid de ces fourmis *veinte y cuatro*. J'en recueille

quelques-unes, que je place dans un flacon, et nous délogeons au plus vite.

Le 6, sur la rive gauche, le rio Ventuario se jette dans l'Orénoque par sept bouches principales, formant un delta considérable où se mêlent les eaux des deux rivières.

Le Ventuario est aussi considérable que l'Orénoque lui-même; si son lit est moins large, il est beaucoup plus profond.

Le cours principal de l'Orénoque, en face du delta, est entravé par une grande quantité de roches et d'îlots; et, sur une longueur de six à sept kilomètres, la navigation est toujours dangereuse.

Depuis la jonction du Guaviare, l'Orénoque avait une



Conuco d'indien Baniva (voy. p. 334). — Dessin de P. Langlois, d'après une photographie.

direction ouest-est, après le raudal Santa Barbara et le delta; sa direction générale devient nord-ouest, sud-est, et se continue ainsi jusqu'à sa source en obliquant toujours à l'est.

Vers les dix heures du matin nous sommes en plein raudal. Nous marchons lentement; le cours est rapide, les pierres sont nombreuses, on tire les embarcations avec l'espilla. Vers quatre heures du soir nous arrivons à Santa Barbara.

Santa Barbara était autrefois un village important, bâti au milieu du raudal, en face des embouchures du Ventuario, sur la rive gauche. Ça et là des piquets de case plantés en terre et à demi carbonisés, des maniguers et quelques arbres fruitiers, sont les seuls vestiges de l'ancienne occupation.

Pendant que nos hommes s'occupent de préparer le

repas, je m'aventure dans les plaines, espérant y rencontrer quelque gibier.

Dans un petit bouquet d'arbres situé à l'ouest de l'ancien village, quelques naturels de San Fernando sont venus faire des fouilles, sous prétexte que certaine indication révélatrice annonçait la présence d'un trésor caché par les Espagnols lors de la grande guerre d'indépendance. Ces indices sont partout les mêmes: une lumière errante ou un citronnier indique toujours la présence d'un trésor; on voit de pauvres insensés passer des années entières à faire des fouilles, qui sont toujours infructueuses.

Je tue dans le bois un hoeco à ventre blanc et deux singes noirs à nez et pattes blancs; cette espèce est connue sous le nom de *viudita* ou petite veuve.

A partir de minuit il tombe une pluie diluvienne

jusqu'au jour. Nous sommes transis de froid. On a toutes les peines du monde à allumer du feu pour faire un peu de café.

Le 7, dure et pénible journée que celle-là !

Cette partie du raudal, depuis San Barbara jusqu'à Cangreo, est semée de rochers et de pierres qu'il faut éviter et de rapides qu'il faut franchir.

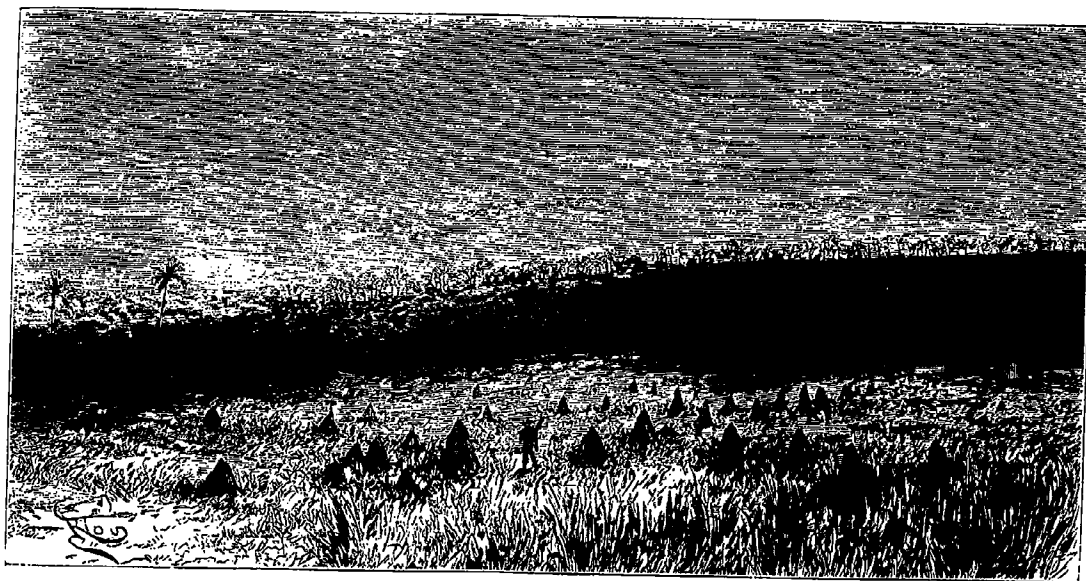
Deux fois, au passage de certains *chorros* (rapides), nous sommes obligés de retirer des embarcations les objets les plus indispensables, par crainte d'accidents.

Au passage du raudalito de Cangreo surtout, nous lutons pendant plus d'une heure pour passer un petit rapide insignifiant comme largeur, mais d'une très grande force : trois fois nous sommes rejetés au milieu du courant. Un Indien se jette à l'eau, grimpe sur une pierre, et de là, avec l'espilla, peut aider les marins, qui, cette fois sans difficulté, franchissent le rapide.

A la tombée de la nuit nous avons passé le raudal de Santa Barbara.

Le fleuve change de direction : il coule du sud au nord en décrivant de grandes et nombreuses courbes. La rive gauche, que nous suivons, est inondée, aucun endroit propice ne se présente pour le débarquement ; heureusement la lune nous éclaire. Nous naviguons une partie de la nuit, et c'est vers dix heures du soir que nous arrivons à Guachapana. Au milieu d'une savane on aperçoit quelques cases, mais nous sommes tous trop fatigués ! Roulés dans nos couvertures, nous nous étendons sur les rochers, où nous ne tardons pas à dormir profondément.

Le 8, de bonne heure les Indiens se dirigent dans la savane, vers les cases ; ils en reviennent bientôt m'annoncer qu'elles sont vides. Ces cases appartiennent au commissaire du gouvernement, Manuel Assomption,



Guachapana. — Dessin de Riou, d'après une photographie.

métis d'Indiens Baré et Gérale, qui vit depuis longtemps sur l'Orénoque.

En allant du bord de la rivière aux cases de Guachapana, je traverse une plaine qui est couverte de monticules de terre de forme cylindro-conique de 1^m,60 à 2 mètres de hauteur, et d'un diamètre de 50 centimètres à 1 mètre. Les termites (*comejen*, ou pou de bois) ont envahi la plaine et les cases ; les habitants ont fui l'invasion.

Les termites sont en si grand nombre qu'en l'espace de quelques jours ils construisent un nid de plus de un mètre de hauteur, et creusent de profondes galeries dans le sol. Rien ne résiste à leur instinct dévastateur.

A dix heures du matin nous levons l'ancre.

A partir de Guachapana, le fleuve se rétrécit beaucoup : il n'a plus maintenant qu'une largeur variant entre 400 et 450 mètres. Au sud de l'île Majurinabe, le cours du fleuve change encore, mais prend une di-

rection générale qui se continue jusqu'à sa source avec de faibles écarts. C'est du sud-ouest au nord-ouest qu'il coule, en se redressant vers la source un peu à l'est.

Nous passons la nuit sous un rancho de gomeros au *dessecho* de Perro de Agua, sur la rive droite.

Le 9, de très bonne heure, nous nous mettons en route ; nous laissons derrière nous les îles de Perro de Agua, Gallinetas, l'île de Camucapi, et nous atterrissons sur la rive droite vers onze heures, à Playa Peluja, où l'on aperçoit une case en construction.

Les Indiens sont dans la forêt, recueillant des feuilles de palmier pour la construction de la toiture. Deux Indiennes sont sur la plage, sous un rouf de canot. Pendant que l'un des Indiens prépare le dîner, deux d'entre eux vont à la pêche et nous rapportent cinq grandes pièces qu'ils ont fléchées et qui nous font un excellent repas. Après le dîner, nous nous remettons

en route. Nous nous reposons pendant les heures les plus chaudes de la journée, et nous prolongeons notre marche assez tard dans la soirée chaque fois que le temps le permet. C'est ainsi qu'ayant quitté la Playa Peluja vers trois heures, nous côtoyons le sud de l'île Carida, et nous arrivons à la lagune du même nom vers les neuf heures du soir. Un clair de lune superbe facilite notre navigation.

En débarquant nous apercevons un petit rancho et nous nous apprêtons à en prendre possession. Tout à coup Morisot aperçoit au clair de lune un scintillement d'écaillés et le repli d'un énorme serpent qui se déroule de l'une des traverses du rancho.

À la lueur d'une torche que l'un des marins allume précipitamment, je vois un magnifique trigonocéphale de 1^m,85 de long, connu des Indiens sous le nom de *culebra mapanare*. Ébloui par la lueur de la torche, il cherche à fuir, mais je ne lui en donne pas le temps, et d'un coup de fusil à petits plombs je lui brise la colonne vertébrale. Craignant que le rancho ne renferme d'autres animaux de ce genre, nous suspendons nos hamacs aux branches des arbres voisins.

Le 10, au réveil, je m'aperçois que les Indiens ont disparu, en emportant la meilleure curiare et toutes les pagaies. Cette nouvelle défection de mes hommes m'est très désagréable.

Quoique étant à côté d'une case, je ne puis me procurer un seul marin. L'Indien qui l'habite est seul avec sa femme. Reyes, l'Indien de Carida, nous procure de nouvelles pagaies; il m'assure que Manuel Assomption, que nous avions cru trouver à Guachapana, est établi depuis quelque temps de l'autre côté du cerro Yapacana, sur la rive gauche de l'Orénoque.

Il nous reste trois marins, et pour conduire nos deux embarcations il en faut au moins six.

J'envoie donc aussitôt deux de mes marins, avec un ordre de réquisition que m'avait fourni le gouverneur du territoire, auprès du commissaire général du gouvernement, afin qu'il me procure quelques hommes.

À quelques pas de la lagune se trouve un très grand conuco, bien cultivé, qui fut autrefois l'emplacement d'un village de Piaroas. Il reste encore trois cases en très bon état, les autres sont détruites.

Un jaguar ayant dévoré un Piaroa, toute la tribu a immédiatement quitté ce lieu hanté par ce féroc félin; un Indien Baré, avec sa femme, a pris leur lieu et place; il a construit une case assez vaste, une espèce de rancho, dans lequel il fabrique la cassave (farine de manioc) et met le maïs à l'abri.

Une case d'Indiens Piaroas, toute neuve, que Reyes a arrangée à sa façon, lui sert d'habitation.

Tout autour de la case poussent du maïs, des bananes, du manioc, une grande quantité d'ananas, et du tabac.

Quelques hamacs, avec leurs moustiquaires, sont suspendus en travers de la case; deux bahuts en bois peint renferment les hardes. Ça et là, des outils et quelques ustensiles de ménage : marmites, assiettes

et verres. Dans le fond de la case les traverses supérieures sont réunies et forment une espèce de plancher sur lequel sont entassés des paniers pleins de farine de manioc et des masses de galettes de cassave. Près de la porte sont suspendues une grande quantité de feuilles de tabac. Ce tabac, qui pousse sans aucun soin, n'en est pas moins excellent; les feuilles, sans aucune préparation, sont roulées en cigares, ou découpées en lanières fines, analogues à notre tabac à fumer. Une feuille de maïs ou une lamelle d'écorce d'un arbre désigné du nom de *tabari*, servent à faire des cigarettes, qui sont ensuite liées aux deux extrémités avec du filament de maïs ou de *tabari*.

L'écorce du *tabari*, espèce de papyrus, a une épaisseur d'un centimètre et demi à deux centimètres; la partie intérieure est constituée par des lamelles qui fournissent une espèce de block-notes végétal sur lequel il serait très facile d'écrire, chaque lamelle étant assez résistante. Ces lamelles constituent le papier à cigarettes des Indiens; outre un petit goût agréable qu'il laisse à la bouche, il ne sèche pas la langue comme les nôtres.

La femme de Reyes nous offre quelques galettes faites avec l'amidon du manioc; il paraît que c'est excellent, mais, pour ma part, je n'ai pu en avaler deux bouchées sans boire presque un litre d'eau. Cette brave Indienne nous offre également deux superbes ananas; je n'en ai de ma vie mangé d'aussi bons.

Après avoir visité le conuco, j'entre dans la forêt, et quelques instants après je tue un superbe hooco. Je le prépare avec du riz et j'invite à dîner les deux Indiens, qui m'assurent n'avoir jamais fait de meilleur repas.

Je dresse mon hamac sous le rancho de l'Indien, et je me couche en fumant un cigare que m'avait préparé l'Indienne.

Celle-ci, avant d'aller se coucher, fume également son cigare, mais en plaçant le feu dans sa bouche; elle se met à chanter et à se balancer sur les hanches tout autour de son *budare*.

Son mari me traduit les principaux passages de ses invocations; elle raconte d'abord, en chantant sur un ton nasillard, tout ce qu'elle a fait dans la journée. Elle fait ensuite de tendres reproches à son *budare*, qui avait été trop long à chauffer, puis elle lui dit des choses charmantes, l'appelle son fils, son meilleur ami. S'adressant ensuite à la lune, aux arbres, aux plantes, à sa maison, à son hamac, à nous-mêmes, elle nous fait connaître ses pensées et ses impressions; notre arrivée lui avait été agréable, aussi eûmes-nous notre part de ses chants.

Le 11, à la pointe du jour, avec le marin qui me reste et l'Indien de Carida, nous allons à la pêche dans la lagune. Les tortues terecaïe et la grande tortue de l'Orénoque s'y rencontrent abondamment; les poissons y vivent par bandes nombreuses.

Avec une demi-cartouche de dynamite, que je lance dans une petite anse de la lagune, je tue plus de cinquante gros poissons; notre curiare en est chargée à couler. À notre retour au port, l'Indienne ne peut en

croire ses yeux : en si peu de temps, une si grande quantité de poissons pris sans engin ! Son mari lui raconte qu'ils ont été tués par un petit animal que j'ai jeté dans la rivière.

Vers le soir, mes deux marins sont de retour ; ils m'assurent que demain matin arriveront deux Indiens qui descendront l'Orénoque jusqu'à l'île Caida, où ils doivent me trouver d'autres marins.

Comme j'avais surpris l'Indienne avec ma façon de pêcher à la dynamite, je me propose de l'étonner encore davantage vers la tombée de la nuit.

Couché comme la veille dans mon hamac, fumant

mon cigare, j'attends que l'Indienne recommence son invocation. La nuit est assez sombre, cette obscurité favorise mes projets. Comme la veille, l'Indienne recommence et chante encore tout ce qu'elle a vu, tout ce qu'elle a fait. Tout à coup, songeant à la pêche, elle chante le poisson, qui rôtit encore sur une traja. Elle imite l'explosion de la dynamite et reproduit avec la bouche le bruit de l'eau qui retombe.

A ce moment j'allume ma lampe au magnésium et je promène le rayon lumineux tout autour d'elle. Effrayée, elle pousse des cris et appelle son mari. Cette lumière vive qu'elle ne connaît pas et que j'ai entre les



Case de Piaroas. — Dessin de P. Langlois, d'après une photographie.

main est pour elle tellement extraordinaire qu'elle me prend pour un sorcier. Je la rassure aussitôt et lui fais voir comment est produite cette lumière si éclatante ; l'Indienne ne veut rien entendre : elle me prie de laisser les esprits tranquilles.

Le 12, de bonne heure arrivent deux marins de Danaco ; ils vont en commission (me disent-ils), c'est-à-dire qu'ils vont par ordre de l'autorité chercher des hommes. Je leur donne quelques provisions ; ils partent aussitôt, m'annonçant qu'ils seront de retour vers le soir.

Pendant la journée je remarque une nouvelle Indienne. « C'est la folle, me dit Reyes ; elle va dans le

bois chercher son déjeuner. » Sur la demande que je lui fais, pour savoir pourquoi elle va ainsi au milieu de la forêt avec un énorme morceau de cassave dans la main, il me fait signe d'aller avec lui. Nous la suivons à une certaine distance dans la forêt. Se croyant seule, elle se met à parler, à appeler, à imiter le cri du chien, de la poule, du pauji, du singe, et gratte de temps en temps au pied des arbres, comme pour y chercher quelque chose.

Arrivée au pied d'un énorme ceiba, elle pousse de petits cris, saute, gambade, se couche à terre et se met à manger quelque chose, que je ne distingue d'abord pas très bien. Elle a apporté un long bambou percé,

qu'elle remplit de grosses fourmis rouges (*bachacos*), ce qu'elle mangeait depuis son arrivée.

Quand elle en est rassasiée, elle emporte la provision qu'elle a faite et qui est destinée à sa petite fille. Cette dernière, voyant sa mère, vient aussitôt s'asseoir à côté d'elle; elles se mettent toutes les deux à dévorer la provision de *bachacos*.

Dès le premier jour de notre arrivée ici, mon compagnon et moi, nous étions entrés dans les cases abandonnées des *Piaroas*; nous n'avions retrouvé que quelques bibelots ethnographiques, mais en revanche nous avions fait une ample et abondante récolte de chiques.

Toute la nuit, les pieds me démangent horriblement; il m'est impossible de dormir. Mon compagnon est dans le même état, il ne comprend rien à cela.

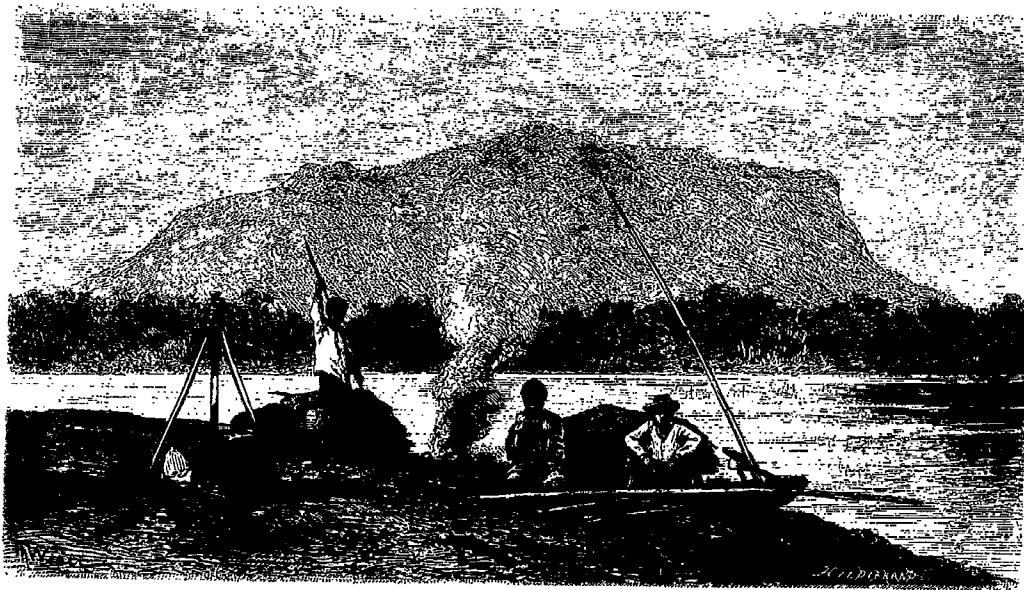
Le 13, vers les huit heures du matin, les Indiens de la veille qui étaient allés à Caida, reviennent bre-

douille. Le *sitio* de Caida est vide; tous les hommes sont partis à la récolte du caoutchouc.

Bien qu'il nous manque un marin, je suis assez habitué à manier une pagaie pour ne pas craindre de continuer la route.

Nous levons l'ancre vers dix heures et nous naviguons tranquillement. A cinq heures du soir, nous atterrissons à l'île Luna et nous dressons notre campement sur la plage. En face de nous se dresse le cerro Yapacana, que nous avons aperçu depuis le cañon Nube, et qui se présentait sous l'aspect d'un vaste sarcophage. A l'île Luna, sa forme est toute différente. Cette montagne a environ quatre kilomètres de longueur sur douze cents à quinze cents mètres de large, et sa hauteur ne dépasse pas douze cent cinquante mètres.

Comme toutes les montagnes du bas Orénoque, elle est sans contrefort; la partie inférieure paraît à pic



Le cerro Yapacana. — Dessin de Th. Weber, d'après une photographie.

et inaccessible. Les plaines qui l'environnent sont couvertes de forêts impénétrables.

Le 14, à midi, après avoir passé une sorte de raudal appelé la Traversée du Diable, nous abordons à Piedra Danaco, où Manuel Asomption, le commissaire du gouvernement, nous reçoit de la façon la plus aimable. Manuel est un Indien *Baré*; sa femme est une métis d'Indien *Gérale* du Brésil et de nègre.

Nous sommes les bienvenus; on nous invite à entrer dans la case et à prendre part au repas de la famille.

Manuel m'apprend qu'il a envoyé chercher son fils, qui travaille à la construction de quelques cases dans le rio Aro.

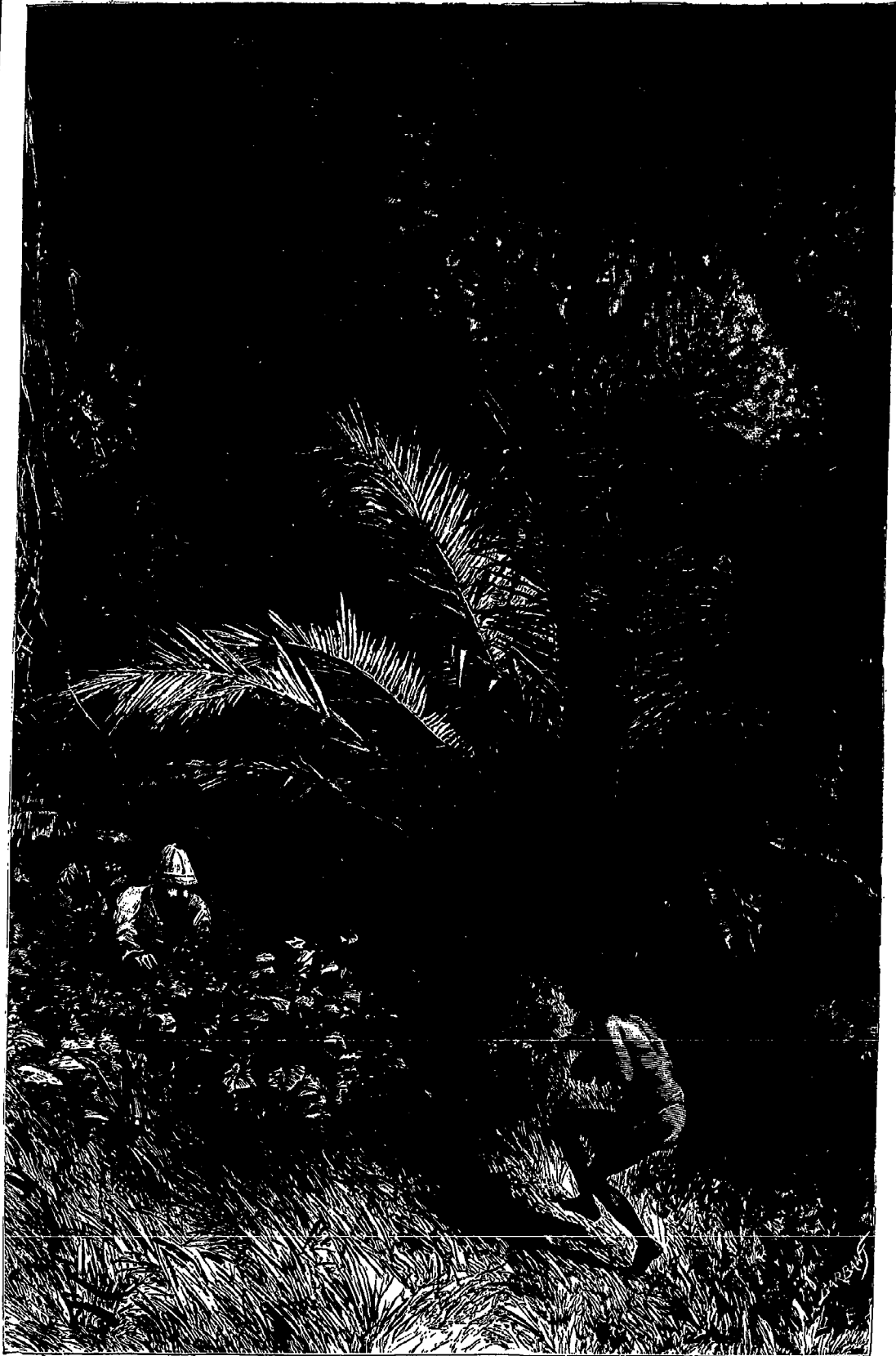
Ce brave Indien se plaint des tracasseries du gouverneur de San Fernando, qui exige à chaque instant de nouvelles redevances. De plus, il se plaint de la mauvaise foi des marchands, qui lui vendent des marchandises à des prix fabuleux. « Plus je travaille, me dit-il,

plus je dois; les marchands reçoivent ma gomme, me font un crédit; je paye l'intérêt de leur avance une piastre pour cent par mois (c'est-à-dire 48 pour 100. Ne sachant ni écrire ni compter, je suis certain que j'ai toujours payé deux fois, sinon trois, les marchandises que j'ai reçues. »

Il m'apprend qu'il a été obligé d'abandonner son *sitio* de Guachapana à cause des gouverneurs de San Fernando, qui à chaque instant envoyaient des commissions armées pour la réquisition d'hommes.

« Je vais, continua-t-il, près de la source du rio Aro; c'est loin de la route ordinaire; j'ai trouvé un endroit bien plus beau que Guachapana. Le terrain y est très bon; l'eau surtout vaut cent fois celle de l'Orénoque. Si les marchands et le gouverneur viennent encore m'ennuyer à Aro, l'année prochaine je quitterai le pays et j'irai m'établir au Brésil. »

Ce sont ces tracasseries gouvernementales et la cupi-



La folle dans la forêt. — Dessin de Riou, d'après un croquis de l'auteur.

dité des marchands de San Fernando qui font que cette immense région est à peu près déserte.

Manuel me parle des Guaharibos avec une certaine terreur. Il me raconte que lorsqu'il était jeune homme, il avait été attaqué, lui et ses compagnons, par des Indiens Guaharibos, qui les auraient certainement massacrés, s'ils n'avaient réussi à se sauver. « Ces Guaharibos sont affreux, me dit-il : ils sont très grands, blancs et barbus ; ils ont les cheveux rouges, et sont armés de flèches, qu'ils lancent avec une très grande justesse et en se servant des pieds. »

En 1879 et en 1880 ils ont, paraît-il, détruit deux villages et massacré tous leurs habitants à seule fin de s'emparer de quelques outils en fer.

« Tu ne passeras pas les raudals, me dit Manuel ; les *Indios bravos* y vivent en très grand nombre ; ils te massacreront, et avec toi tous tes hommes. »

Cette prophétie n'eut d'autre résultat que d'exciter ma curiosité.

Le 15, en attendant les marins que Manuel a envoyé chercher, je parcours les environs et me rends compte par moi-même de la façon dont se fait la récolte du caoutchouc dans cette partie de l'Orénoque.

L'Indien (gomero) se livre d'abord à l'exploration minutieuse de la forêt ; il trace ensuite des sentiers qui passent au pied de chaque arbre à exploiter. Le tronc est soigneusement nettoyé et raclé légèrement sur une hauteur de 1^m,80 à 2 mètres. Puis, avec la moelle des pétioles des feuilles de palmier, le gomero établit une sorte de collerette inclinée au pied de l'arbre, de façon à recueillir en un seul point tout le lait qui s'écoulera, à la suite d'incisions faites régulièrement tous les jours. Il fabrique avec le limbe de certaines feuilles une grande quantité de petits godets, qu'il placera sous chaque collerette.

La récolte commence en novembre et se termine en mars ou avril. De bonne heure le matin, le gomero pique le caoutchouc avec une petite hachette dont le tranchant a un centimètre de largeur. Suivant la grosseur de l'arbre, il fait de quatre à douze incisions.

Cent pieds constituent une estrade ; un homme peut en exploiter deux, mais rarement plus.

Immédiatement après les incisions, qui sont faites de façon à ne pas entamer la zone génératrice, le lait coule le long du tronc, suit la collerette et tombe dans le godet qui a été placé au-dessous.

L'écoulement se fait pendant huit heures environ ; après ce temps, le gomero passe au pied de chaque arbre, recueille le lait de la journée et l'apporte à sa case, où il lui fait subir l'opération du fumage.

Pour cela, il prépare un fourneau en terre, à cheminée, dans lequel il fait brûler du bois vert, principalement les tiges du palmier macanille, qui donne une fumée très épaisse.

Assis devant son fourneau, il baigne sa planche à gomme dans le lait qu'il a récolté, et l'expose à la fumée. Aussitôt le caoutchouc se coagule, se durcit et forme une couche élastique tout autour de la planche.

Il recommence cette opération jusqu'à ce que le lait soit épuisé, et obtient ainsi un pain qui grossit au fur et à mesure et qui donne le caoutchouc de première qualité. Le lendemain, le gomero recommence à piquer les arbres et fait une seule incision au-dessous de celles qu'il a faites la veille.

Le premier jour, le lait coule peu ; mais, au bout de huit ou dix jours, la récolte est très abondante.

Il y a un peu plus de trente ans, les Indiens ne connaissaient pas le caoutchouc, ni la manière de l'extraire.

Un Français nommé Truchon, qui habitait dans le Para, vint dans le haut Orénoque, rencontra le caoutchouc, s'établit à la Esmeralda et à San Fernando et apprit aux Indiens à exploiter cette source de richesse.

Depuis cette époque les noms de M. Truchon et de Français sont l'objet de l'admiration des populations du haut Orénoque.

Pendant le dîner, Manuel me raconta que le cerro Yapacana, situé en face de nous, est habité par des esprits, qu'on voit courir des flammes le long de ses pentes escarpées, et que pendant la saison sèche, aux mois de février et mars, tous les ans, s'allume un grand incendie, qui gagne peu à peu le sommet de la montagne. Il ne sait à quoi attribuer ce phénomène, il n'a jamais été jusqu'au pied de la montagne ; il m'assure qu'aucun Indien n'a jamais osé s'en approcher.

Le 16, vers huit heures du matin, nous apercevons deux canots, qui viennent aborder dans le port.

Les nouveaux débarqués s'avancent au-devant de nous.

L'un d'entre eux va directement à Manuel, met un genou en terre et lui dit : « Donne-moi ta bénédiction, mon père ! » Manuel, faisant un signe de croix avec la main, sur la tête du jeune homme, lui dit en même temps : « Que Dieu te bénisse, mon fils ! » Le jeune Indien se relève, embrasse son père, va auprès de sa mère, s'incline devant elle et l'embrasse à son tour.

Cette coutume, que j'avais rencontrée en pleine civilisation au Venezuela, avait pénétré chez ces Indiens à peine civilisés. D'ailleurs, toutes les tribus d'Indiens que j'ai visitées ont un profond respect pour leurs parents et pour les vieillards.

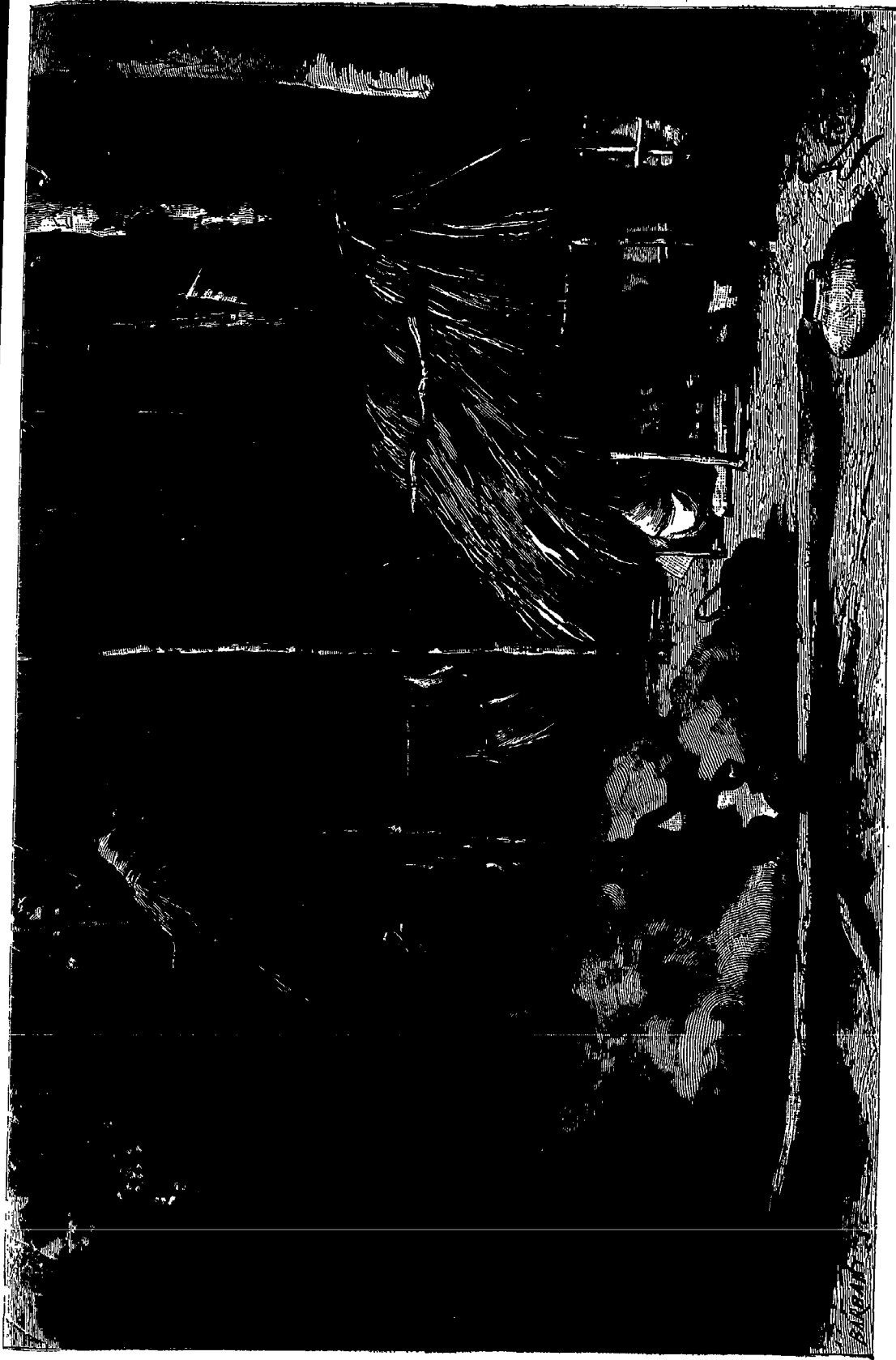
Après le déjeuner, quatre Indiens de Danaco consentent à m'accompagner jusqu'à la Esmeralda.

A midi nous quittons Danaco, qui est en face de l'île Mavilla. Sur la rive droite je relève les îles Danta, Catana et Sarinavicori. En face de la pointe est de cette dernière, nous abordons sur la rive droite, à un rancho de gomero.

Ce rancho est le plus confortable que j'aie rencontré. Son propriétaire est un Vénézuélien mystérieux qui vit avec une Indienne Baré qu'il a achetée à son mari.

La case est quadrangulaire, assez élevée, avec le toit formant une véranda des deux côtés. Le plancher est à plus d'un mètre au-dessus du sol.

Le propriétaire nous reçoit très gracieusement et nous offre à dîner.



Campement d'un gomero. — Dessin de Riou, d'après une photographie.

Le 17, pendant la nuit le chien a aboyé furieusement plusieurs fois : un animal est venu rôder autour de la case. A la pointe du jour, des traces de tapir se montrent distinctement à quelques pas de là. Le gomero organise une battue avec ses péons ; je les accompagne pendant quelques instants, mais je reviens bien vite, en proie à une affreuse démangeaison. En traversant la forêt j'ai secoué les branches de certains arbres, et une quantité de fourmis imperceptibles, appelées *chipitas*, sont tombées sur moi.

La démangeaison que cause la morsure de la *chipita* est atroce, mais elle disparaît dans l'eau comme par enchantement.

Après l'île Bayanon, le fleuve tourne brusquement au sud, sur une longueur de cinq kilomètres, puis il reprend la direction de l'est, jusqu'à l'île Puruname, où nous atterrissons, vers les quatre heures du soir. Pendant que les Indiens apprêtent le souper avec les poissons pêchés dans la journée, j'entre dans la forêt ; quelques instants après je rapporte deux hoccas, qui complètent agréablement notre repas.

Le 18, une voie d'eau s'étant déclarée à l'une de nos embarcations, nous passons toute la matinée à la remettre en état. Vers deux heures après midi nous pouvons continuer notre route.

Insensiblement le fleuve devient plus étroit : sa largeur moyenne est maintenant de trois cent cinquante à quatre cents mètres. L'île Guanami, constituée par un massif de rochers, laisse de chaque côté deux bras assez étroits, mais profonds ; les bords du fleuve sont garnis de petites collines de rochers granitiques, de vingt-cinq à trente mètres de hauteur.

Nous abordons près de l'embouchure du caño Guanami dans un sitio d'Indiens Maquiritaires.

Trois cases sont bâties sur un rocher qui borde l'Orénoque sur la rive droite : c'est là que le capitaine général des Maquiritaires, Aramare, doit venir s'installer pendant l'époque de la récolte du caoutchouc.

Les cases sont vides, les Indiens ne sont pas encore arrivés. Nous y passons une bonne nuit.

Le 20, à quatre heures du matin nous nous remettons en route, et à dix heures et demie nous arrivons à l'île de Temblador, où est la case du commissaire du Cunucunuma et du Cassiquiare. Ricardo, un nègre des plus purs, recevant l'ordre du gouverneur, se met aussitôt à ma disposition ; je lui achète quelques *mapires* (paniers) de manioc ; je change mon embarcation endommagée, et le soir même nous allons jusqu'à l'île Madecapani, où Ricardo possède un autre rancho.

Ce Ricardo est venu de Caracas, avec un précédent gouverneur du haut Orénoque, tenter fortune en exploitant le caoutchouc d'une part et les Indiens de l'autre. Il est là depuis trois ans. Sobre, aventureux, comme le sont quelques-uns de sa race, il a parcouru tout le haut Orénoque ; il me fournit quelques renseignements sur les Maquiritaires, qu'il a visités plusieurs fois.

Le 20 nous quittons Madecapani avant le jour. A

huit heures je relève l'île et le caño Cunurumi, et à onze heures nous abordons en face de l'île Chupafflor. Là des Indiens Maquiritaires construisent une case. Ce sont les péons de Ricardo ; il leur fait abandonner le travail, et après le déjeuner ils s'embarquent avec nous.

Ces Indiens ont trois grosses tortues qu'ils ont pêchées les jours précédents et que je leur achète.

Chacune de nos embarcations a maintenant quatre rameurs. Le soir, après avoir parcouru une distance bien plus considérable que les jours précédents, nous abordons à l'embouchure du caño Ticanamori.

Le 21 une pluie torrentielle survenue brusquement à deux heures du matin nous a trempés avant que nous ayons pu nous mettre à l'abri sous le rouf de nos embarcations. A quatre heures nous partons ; arrivés à l'embouchure du caño Caricha, nos marins, qui connaissent la route, nous font entrer dans la rivière.

Elle communique plus haut avec l'Orénoque, par un *dessecho* étroit et profond que forme l'île Caricha. Dans le *dessecho*, dont la largeur ne dépasse pas dix mètres, le courant n'existe pas, nous gagnons rapidement la partie est de l'île et nous débouchons dans le cours principal du fleuve.

En face de nous, à l'horizon, un imposant massif de montagnes se dresse majestueusement au-dessus de la ligne des forêts. C'est le cerro Duido, le massif le plus élevé qu'on rencontre dans toute la partie est de la république de Venezuela. Six grands jours de navigation nous séparent du pied de ces montagnes élevées.

A midi nous arrivons à l'île Cangreo. Pour déjeuner, je fais tuer une tortue, avec laquelle on fait un *sancocho*, qui suffit largement pour douze personnes.

Nous contournons la grande île Cangreo comme l'île Caricha ; nous passons ensuite sur la rive droite, en laissant à gauche la petite Cangreo, puis nous allons dormir à la pointe est de l'île Dorocajuapure, en face du cerro Cangreo.

Le 22 nous laissons en arrière les îles Babilla et Maricapure. La rive gauche du fleuve s'accidente depuis l'île Maricapure jusqu'au caño Chiratari. Nous dormons à Piedra Chiratari.

Le 23, à huit kilomètres de Piedra Chiratari, la rive gauche du fleuve est encombrée de grandes roches, sur lesquelles les Indiens ont gravé des figurines. C'est Piedra Pintada. Trois de ces pierres sont couvertes de dessins analogues, mais une seule se trouve en ce moment hors de l'eau. Ces figurines représentent des hommes dansant à la façon chinoise, et en rond, autour d'un poteau auquel est fixé un serpent.

Le cours du fleuve remonte au nord jusqu'à l'embouchure du rio Cunucunuma, où nous arrivons à quatre heures du soir.

Pendant que deux Indiens préparent le repas, je fais décharger la plus légère embarcation. Ne conservant de provisions que pour cinq ou six jours, mes armes et mes instruments, je laisse Morisot et trois marins à l'embouchure du Cunucunuma dans une petite anse. Avec six rameurs et Ricardo je pars aussitôt pour le

sité des Indiens Maquiritares. A huit heures du soir nous arrivons au pied du raudal Atacarra.

Une petite case est là; des Indiens du Cunucunuma y ont déposé des paniers, du tabac et du manioc. Les deux Indiens de Ricardo nous annoncent que les Indiens qui ont laissé ces provisions arrivent du Padamo et qu'ils sont remontés dans le Cunucunuma; ils reprendront tout cela en descendant.

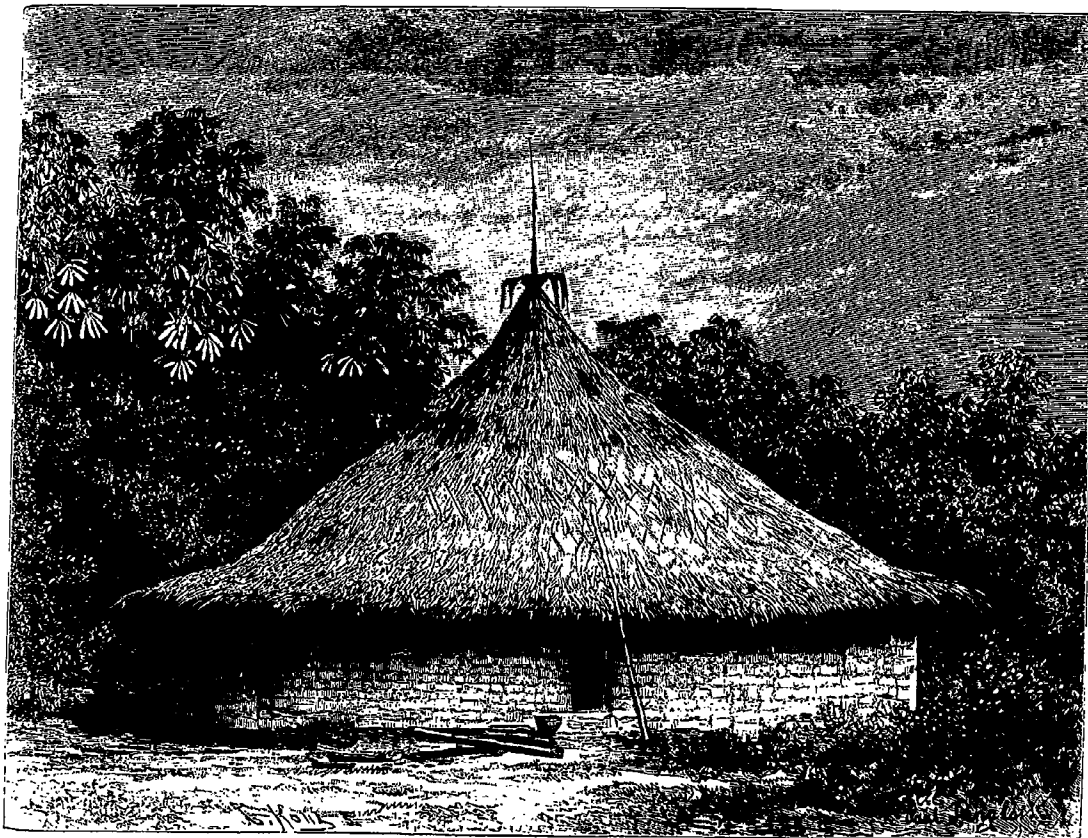
24. — Le Cunucunuma a, dans la partie inférieure de son cours, près de son embouchure, de 180 à 200 mètres de large. Cette largeur ne se continue pas régulièrement. Dans la journée nous rencontrons plusieurs par-

ties assez étroites ne mesurant pas plus de 50 mètres. Le cours de cette rivière est excessivement sinueux et très rapide; les eaux sont noires et cristallines.

Vers le soir nous arrivons aux premières montagnes, le grand Piapoco, au pied duquel coule le Cunucunuma. Cette montagne est conique, son altitude est de 630 mètres environ.

A six heures nous atterrissons à l'embouchure du caño Caryare. A peine le repas est-il terminé qu'une pluie torrentielle tombe et continue toute la nuit; à l'abri du rouf, je dors profondément.

Le 25, au réveil, je ne reconnais plus l'endroit où



Case d'Indiens Maquiritares. — Dessin de P. Langlois, d'après une photographie.

j'avais débarqué la veille; la rivière a grossi et inondé l'endroit où nous avions atterri et fait notre cuisine.

En passant à l'embouchure du caño Caramoni, on entend les aboiements d'un chien. Entrant aussitôt dans le caño, et frayant un chemin à l'embarcation à travers les branches d'arbres, nous arrivons à une petite case, où nous rencontrons trois Indiennes Maquiritares et quelques enfants.

Les hommes sont près du raudal d'Assurué, occupés à abattre des arbres et à faire un nouveau conuco.

A Assurué je rencontre en effet quatre Maquiritares. Deux d'entre eux sont arrivés du Padamo depuis la veille; ce sont ceux qui ont laissé le manioc et

le tabac sous le rancho d'Atacarra. Le capitain me fournit deux hommes pour arriver plus vite auprès du capitain général Aramare.

Avec huit rameurs, l'embarcation vole, et le soir nous débarquons à Guachari, dans un ancien village d'Indiens Maquiritares; il reste seulement deux cases. Les autres, au nombre de cinq, ont été brûlées deux ans auparavant.

Les cases des Indiens Maquiritares ressemblent beaucoup à celles des Piaroas, mais elles sont faites avec plus de soin et sont en même temps bien plus confortables. Elles sont cylindro-coniques; la partie inférieure d'une case est formée par des piquets plan-

tés en terre et reliés entre eux par des branches d'arbres placées horizontalement à l'intérieur et à l'extérieur. De la terre gâchée avec de l'herbe coupée (ou torchis) est placée entre les pièces et les branchages, de façon à faire une espèce de mur de quinze à vingt centimètres d'épaisseur. Une couche de torchis est ensuite appliquée sur la surface extérieure. En séchant, ce torchis se fendille horizontalement et perpendiculairement, au-dessus des petites traverses en branchages, ce qui lui donne l'aspect d'un mur en briques. Le toit est conique et fait de la même façon que celui de la case des Piaroas.

Dans la case des Piaroas, chaque famille s'installe dans un coin. Dans celle des Maquiritaires, il y a autant de chambres que de familles. Au centre est un espace libre commun à tous. La case possède toujours deux ouvertures opposées, qui sont soigneusement fermées; l'obscurité la plus complète règne à l'intérieur.

L'Indien Maquiritare n'a pour tout vêtement qu'un guayuco en étoffe, de quinze à dix-huit centimètres de large, qu'il attache en avant et en arrière à une ceinture faite avec des cheveux. Les femmes ne sont pas plus vêtues; leur guayuco ou petit tablier est fait avec une certaine recherche, et même avec goût. Ce sont les Indiennes elles-mêmes qui le fabriquent; en entremêlant dans les tissus des perles blanches et bleues, elles forment des dessins très réguliers où la grecque se retrouve à chaque instant. Ce tablier est retenu sur les hanches par une espèce de ceinture faite avec des perles bleues.

Au-dessus du village nous rencontrons le raudal de Guarinamc, que nous passons facilement. Nous dormons dans une petite anse au pied du cerro Acerejut.

Le 26, à deux heures du matin, nous nous remettons en route, par une nuit splendide. Successivement nous traversons les raudals de San Ramon, de Tarawanana et de Rayajo; puis, à deux heures du soir, nous atterrissons à l'embouchure du rio Cumachi.

Les eaux du rio Cumachi sont d'un blanc laiteux; elles transportent une boue blanche et fine qui n'est autre que du kaolin.

A une journée de navigation sur le Cumachi, les dépôts d'argile jaune qu'on rencontre sur l'Orénoque et sur tous ses affluents font place à des dépôts d'argile blanche, qui, d'après les Indiens, se continuent jusqu'à la source de la rivière.

Nous sommes au pied du raudal de Baquiro, le plus difficile et le plus dangereux du Cunucunuma. Un bon déjeuner nous rend à tous les forces. Pendant la traversée du raudal j'admire la sûreté de main et le sang-froid des Indiens Maquiritaires. Il est cinq heures et demie; pour récompenser mes braves rameurs, je leur offre à chacun un verre de rhum et un cigare.

Les Indiens reprennent gaiement leurs pagaies; nous nous remettons en route, et à sept heures et demie nous arrivons au pied du raudal de Mapaco.

Un des marins souffle dans un gros coquillage

marin (strombe) et en tire un son qui se répercute au loin. Quelques instants après, un son analogue se fait entendre, et au sommet d'une barranca nous apercevons plusieurs Indiens avec des torches.

Nous atterrissons: nous sommes chez un capitaine maquiritare, qui se prépare également à partir pour la récolte du caoutchouc. Il nous apprend qu'Aramare doit être au raudal de Chipirina, à une demi-journée de navigation, et qu'il a avec lui beaucoup de monde.

Mon arrivée a excité la curiosité des Indiens: c'est la première fois qu'un blanc vient dans cette région.

Ma longue barbe et surtout mes cheveux très courts, n'ayant rien de commun avec les cheveux du nègre Ricardo, semblent tout particulièrement attirer l'attention des Indiennes.

Elles sont six, qui causent et gesticulent; à leurs gestes mimiques je comprends que je suis le sujet de leur conversation. Elles font des comparaisons entre leur chevelure, celle de Ricardo et la mienne. Elles ne peuvent s'expliquer comment il se fait qu'ayant une aussi longue barbe, j'aie les cheveux si courts.

Pendant que je prends une hauteur d'étoile au théodolite, tous les Indiens font cercle autour de moi. Les enfants se cachent derrière les jambes, et, au moindre geste que je fais, ils s'enfuient tous dans la case.

Le capitaine, qui est un Indien fort intelligent, me demande en assez bon espagnol ce que je fais avec cet instrument (il désigne mon théodolite). Je lui réponds qu'il sert à me guider, à reconnaître ma route et à m'indiquer dans quel endroit je suis. Ma réponse semble le satisfaire; il comprend ou a l'air de comprendre. Il court aussitôt expliquer mes paroles aux Indiens, et ceux-ci viennent s'extasier devant cette « petite bête toute particulière ».

Le capitaine m'offre l'hospitalité; il fait suspendre mon hamac dans l'intérieur de sa case.

Le 27 nous quittons Mapaco, parce qu'il faut passer le raudal, qui est assez dangereux.

Au raudal de San Francisco, qui est très long, je tue un jeune caïman, que les Indiens appellent *baba*.

Cet animal, d'après les naturels, n'est pas le caïman de l'Orénoque. Il devient moins gros, fait ses œufs dans la forêt, chasse souvent à terre et poursuit l'homme.

Les Indiens sont friands de sa chair. A midi nous arrivons au raudal de Chipirina, où le capitaine général des Maquiritaires, Aramare, campe depuis huit jours.

Notre débarquement est salué par les hurlements d'une bande de chiens qui n'ont pas l'air disposés à nous laisser les mollets tranquilles. Un des compagnons d'Aramare éloigne les chiens et nous introduit dans une espèce de hutte dont les deux montants principaux sont deux arbres de la forêt, entre lesquels est suspendu un hamac. Un Indien y est étendu: c'est le capitaine, qui ne daigne même pas se retourner pour nous regarder. Nous lui faisons connaître l'objet de notre visite et lui annonçons que nous venons par ordre du gouvernement. « D'abord, répond-il,

je n'ai pas d'hommes, et ensuite le gouvernement n'a rien à voir ici. Vous pouvez vous en retourner immédiatement; je ne ferai rien pour vous. »

J'essaye de l'intimider en faisant sortir mes hommes armés; je n'ai d'autre succès que de le voir me rire au nez. Cependant il se retourne dans son hamac et daigne enfin me regarder. Connaissant le culte que ce brave homme professe pour le rhum, j'en fais apporter une bouteille; cette apparition produit l'effet d'une baguette magique. Aramare se redresse dans son hamac, s'assoit, demande une totuma. Je lui offre un peu de rhum, mais il ne veut pas y tremper les lèvres avant

que j'en aie pris moi-même. Je bois à sa santé, puis je lui offre la bouteille, qu'il vide presque à lui seul. Il paraît mieux disposé, et, sur la promesse que je lui remettrai encore un peu de rhum, il me donne deux hommes, avec l'ordre d'en prendre d'autres dans l'Iguapo.

Profitant de la bonne volonté de mon ivrogne, je lui propose de réunir toute la famille, que je désire photographier. Les préparatifs de la photographie semblent l'intéresser; il fait lui-même placer tout le monde, mais il veut rester à deux pas de l'appareil.

J'ai toutes les peines du monde à lui faire com-



Aramare et sa famille. — Dessin d'E. Ronjat, d'après une photographie.

prendre qu'il doit se mettre avec tous les siens, et je puis enfin prendre deux photographies du capitaine général des Maquiritares assis au milieu de sa famille.

Mes Indiens avaient préparé pour le déjeuner un sancocho fait avec le jeune caïman que j'avais tué au raudal de San Francisco.

J'en fais apporter une assiettée à Aramare. Ce sancocho est, paraît-il, du goût du capitaine, car bientôt il en demande une deuxième fois, une troisième et même une quatrième; il prétend que c'est pour ses femmes et ses filles; mais, en réalité, il mange tout.

La chair de ce caïman, qui n'a cependant rien d'agréable, est pour Aramare le mets le plus exquis; il

laisserait, dit-il, le meilleur poisson pour une queue de baba.

Aramare me donne deux hommes pour m'accompagner; ils devront en prendre deux autres à Guachicuro et tout ce qui sera nécessaire dans le rio Iguapo.

Tous les Maquiritares ont conservé un reste d'obéissance passive aux ordres de leur chef. Aramare est un descendant de l'ancienne famille des caciques maquiritares.

Le gouverneur du territoire peut donner des ordres autant qu'il lui plaira, aucun Maquiritare n'obéira immédiatement et de bonne grâce, sans le commandement de son grand capitaine.

Je me réjouis d'avoir fait ce voyage dans le Cunucunuma; il m'assure au moins quelques marins dévoués.

Je prends une hauteur de soleil sur la grande *laja* du raudal Chipirina; puis, avec deux marins de plus qu'à l'arrivée, nous descendons la rivière.

L'embarcation emportée par le courant et mue par dix vigoureuses pagaies, file avec la rapidité d'une flèche; les raudals de San Francisco et de Mapaco sont passés en deux heures. A six heures et demie du soir, nous arrivons à Mapaco, à la case du capitain qui nous avait offert l'hospitalité la veille. Il nous attendait et avait fait préparer un repas composé de poisson, d'un morceau de pécarî boucané et d'excellentes bananes.

C'est aujourd'hui la fête de la récolte du caoutchouc. Demain matin le capitain va partir pour l'Orénoque; son bateau est chargé.

Avant de quitter la case et de se séparer de ceux qui resteront pour l'entretien et la garde du conuco, les Indiens ont l'habitude de faire une petite fête. J'arrive donc juste à point pour voir comment se passent ces réjouissances.

Les préliminaires de la fête se sont faits dans la journée. On a hissé au sommet de la case un mannequin en feuilles de palmier représentant un animal fantastique qui doit protéger le foyer en l'absence de son propriétaire.

Après le dîner je distribue un peu de rhum; tout le



Enfant jouant avec la barbe de M. Chaffanjon. — Dessin de Riou, d'après un croquis de l'auteur.

monde est très gai. Les Indiennes causent avec animation; elles appellent Ricardo et lui font demander par le capitain si elles ne pourraient pas toucher mes cheveux et ma barbe.

Aucune des Indiennes ne parle l'espagnol; les hommes seuls peuvent se faire comprendre.

Le capitain s'approche de moi et me dit : « Veux-tu que les femmes touchent ta barbe et tes cheveux? Elles n'ont jamais vu de blancs; elles sont très curieuses; elles demandent si les femmes de ton pays ont aussi comme toi de la barbe. — Dis-leur, répondis-je, que dans mon pays les hommes seulement ont de la barbe; les femmes sont comme les Indiennes, mais elles sont blanches. »

Le capitain appelle les Indiennes, il leur dit que je

veux bien satisfaire leur curiosité. Elles s'approchent de moi et me passent tour à tour la main dans la barbe et dans les cheveux. Mes cheveux courts les étonnent, elles font des réflexions dans leur langage et se demandent pourquoi je n'ai pas les cheveux comme ceux de Ricardo.

Elles prennent les enfants dans leurs bras et leur font également passer leurs petits doigts à travers ma barbe.

L'un d'eux, que j'ai pris dans mes bras, joue avec ma barbe, à la grande satisfaction des Indiennes, qui rient aux éclats.

Jean CHAFFANJON.

(La suite à la prochaine livraison.)